

pour entrevoir par les serrures et pour entendre par les planches mal jointes. Et puis, pour nous dédommager de si mal voir et si mal entendre, à la distance où nous sommes, nous feuilletons les chroniques, toutes pleines de votre souvenir et de votre nom.

Elles parlent longuement de vos voyages. Mais comment vous suivre ? Vous marchez si vite : de Saint-Boniface à Good Hope, du Canada au cercle polaire ; sur les bords de tant de rivières débordées, sur la route lisse et brillante des lacs durcis et congelés : en raquettes ou sur un traîneau d'où vous guidez des chiens affamés et hargneux ; à tant de stations qui, sur la carte, paraissent être des bourgades peuplées, et qui, vues de près, ne sont qu'un assemblage misérable de quelques huttes enfumées : vous êtes partout et vous passez rapidement, votre itinéraire est comme une traînée de feu qui nous échappe.

Et vos bons sauvages ! Ce sont ces chers déshérités qui, après Dieu, sont les maîtres de votre cœur. Comme vous les aimez et comme nous les aimons, nous aussi, à cause de vous et de la Congrégation qui les a adoptés ! Pour les visiter et les instruire, rien ne vous arrête : ni les frimas, ni les nuits glaciales, ni les campements dans la neige avec des sauvages déguenillés à vos côtés et des chiens sur vos pieds pour chancelière. Et encore si vous pouviez dormir dans ce silence des déserts et sous la rigueur de ce froid pénétrant ; mais non, mille supplices vous torturent, mille invisibles ennemis vous font la guerre. Horace disait d'eux autrefois :

Mali culices, ranæque palustres
Avertunt somnos.....(1)

Les cousins importuns — là-bas vous dites les maringouins ; quels affreux petits bourreaux ! — les grenouilles criardes empêchent de fermer l'œil. Ajoutons : les loups qui hurlent. Ah ! Mon-

(1) Horace, *Satires*, liv. I. v.